



L'île des anamorphoses

version d'Émilien Petit

J'aime être conduit jusqu'à ce point limite où la plus grande farce rejoint le plus grand mystère [...].

Yuri Grinberg, *La Renaissance*

L'homme a pris soin de choisir la table du coin, près de la vitre, suffisamment en retrait toutefois pour ne pas être aperçu depuis la rue, surtout depuis le café d'en face, « L'Île ». À côté de sa tasse vide, un carnet ouvert sur une page où est noté, en haut à gauche, à la manière d'un titre : « la rencontre ». Puis, « H. est arrivée la première, ça ne m'étonne pas. »

*

Dehors, les clients se serrent autour des tables placées sur le trottoir. Le serveur essaie de se glisser dans le peu d'espace laissé libre entre les chaises, il tient son plateau bien à plat sur sa paume retournée, des chopes, des verres à pieds, des verres en tubes, des bouteilles s'y entrechoquent, provoquent un frémissement musical vite contrôlé par le dépôt de quelques-unes de ces consommations sur une table. Cette chorégraphie m'étourdit quelques minutes. Je ne parviens pas à me concentrer sur les pages de mon livre – les mots s'enchaînent sans former de suite logique, mes pensées trop agitées viennent s'entremêler aux lignes. Je consulte ma montre, elle ne devrait plus tarder. Je suis arrivée depuis plus d'un quart d'heure. Je tenais à choisir la table où nous allions nous installer, à décider des points de vue ; je me suis assise sur une banquette collée à un mur. Ainsi je la verrais et derrière elle, l'agitation propre à un café constituerait une échappatoire. Elle me ferait face, sans point de fuite

1

*

J'arrive devant « L'Île » avec quelques minutes de retard volontaire – je ne tenais pas à la croiser sur le trottoir. J'observe la salle depuis l'extérieur. Je la vois tout de suite, au fond. Elle est plus belle que sur les images, peu nombreuses, que j'avais alors trouvées et qui m'avaient permis de lui donner un visage, au début. J'avais été presque rassurée,



ne la trouvant pas si jolie que ça. Je me souviens avoir examiné ses rides au coin de la bouche, plus profondes que les miennes, ses cheveux à la teinte trop claire, ramenés dans une coiffure banale. Et puis, je n'aurais jamais choisi cette veste à motifs bariolés... Ces photographies avaient été prises dans des situations professionnelles, une conférence de presse ou autre réunion publique. Ce qui n'y apparaissait pas prend maintenant forme sous mes yeux, son air racé, un brin distant, comme au-dessus de toute chose – en particulier, du livre qu'elle tient entre les mains. Elle fait semblant de lire... Je déchiffre le titre de l'ouvrage avant d'avancer un peu plus vers elle : *Le Café d'en face*, d'Émilien Petit. Je reste interdite quelques instants. Se pourrait-il que ce soit un hasard ?

Elle lève la tête, elle m'attend. J'ai déjà lu tant de mots d'elle, j'ai l'impression de la connaître un peu.

*

Elle se dirige sans hésitation vers moi et s'assied en me saluant. Je suis surprise : « Comment m'avez-vous reconnue ? » À son regard réprobateur, je comprends que j'aurais mieux fait de me taire – elle connaît mon nom, elle a bien pu trouver quelques photos de moi sur Internet. Toutefois, elle me désigne du doigt le livre que j'ai sur la table. Je n'y avais pas songé, dans ces circonstances, en effet, il ne peut être perçu que comme une provocation. *Le Café d'en face*, c'est le roman d'Émilien Petit dans lequel le narrateur manigance un rendez-vous entre Rose et Édith, puis observe leur rencontre de loin jusqu'à les confondre.

Nous attendons silencieuses que le serveur vienne prendre notre commande. Nos regards se croisent un instant – au-delà des crispations nerveuses qui la métamorphosent sans aucun doute en ce moment, je perçois la délicatesse de ses traits – puis nous détournons ensemble les yeux, moi les baissant pour observer le résidu de café laiteux au fond de ma tasse, elle se retournant vers le bar dans un geste d'impatience.

Débarquant du fond de la salle, le garçon met fin à notre expectative mutuelle ; elle demande un café allongé, je reprends une noisette.

*



La parole me revient, c'est moi qui l'ai convoquée, mais je ne sais plus par où commencer. Elle regarde ailleurs, derrière, ou plutôt au-delà de moi ; commente d'un ton neutre la prise d'assaut des terrasses des cafés parisiens au premier rayon de soleil. J'opine sans un mot.

*

Après être restée muette un long moment, elle finit par m'expliquer qu'elle se serait bien passée de ce rendez-vous – sourire embarrassé, un peu désolé, de chaque côté de la table – mais qu'une forme de solidarité féminine l'y a poussée. Sa voix, claire et calme, ne laisse échapper aucun trouble, seul un léger tremblement de main lorsqu'elle verse le sucre dans sa tasse trahit sa gêne.

Elle évoque assez vite ce dont elle m'avait parlé au téléphone, ses nuits sans sommeil passées dans son bureau, son air de plus en plus hagard, ses propos parfois incohérents – tout cela depuis qu'ils sont partis en week-end quelques semaines auparavant. « En Bourgogne, non ? » – ça sort tout de go, je m'en mords les lèvres aussitôt.

*

Je me souviens de mon effondrement lorsque les premiers doutes de trahison s'étaient mués en certitude, il avait suffi de fouiller dans sa messagerie. J'avais hésité à lui faire part de ma découverte puis j'avais attendu, pour en savoir un peu plus. Au-delà de la curiosité masochiste qui me poussait à lire tout ce que je trouvais au fil des jours, quelque chose m'attirait dans leurs échanges : un récit s'écrivait. Avouer, c'eut été mettre un terme à ce feuilleton dont je ne manquais aucun épisode. S'appuyant sur leur amour commun de la littérature, ils construisaient un monde, inventaient des scénarios improbables – des histoires de rencontres dans des livres, de personnages qui prenaient vie, de vertiges romanesques... Le temps passait, mon silence était devenu ma force : tout ce qui la concernait était de l'ordre de la fiction ; moi, j'étais le réel. Il ne fallait pas que les deux se rencontrent. Et puis ma place de lectrice dissimulée me plaisait. Depuis longtemps maintenant, je suivais leur correspondance avec avidité. Parfois, comme ces derniers temps, elle se faisait plus rare. Après notre week-end normand, je crus, j'espérai secrètement même, qu'elle reprendrait. J'avais vu juste.



*

Elle fait comme si elle ne m'avait pas entendue, continue à parler pour me décrire les symptômes de ce qu'elle a l'air de tenir pour les prémices d'un dysfonctionnement neurologique grave, puis s'interrompt net au milieu d'une phrase pour me faire répéter ma remarque. Je balbutie que j'ai entendu parler de ce week-end... « en Bourgogne, non ? » S'adresser à cette femme en usant d'une tournure passive – « j'ai entendu parler » – alors que nous savons l'une et l'autre qui m'a raconté ce week-end –, lui signifier par là même notre proximité, à lui et moi, avouer qu'il me parle de leurs moments d'intimité ; pouvais-je me montrer plus blessante ? Mais nous n'étions pas exemptes de toute rivalité, et moi de répéter : « J'ai entendu parler d'un week-end... en Bourgogne, non ? » Triste jeu que nous menions alors, celui de deux femmes éprises du même homme, essayant, malgré elles, de prendre l'ascendant l'une sur l'autre. Suzanne parut agacée, elle déclara, fermement mais sans colère : « Ce que vous savez ou pas de nos week-ends m'intéresse peu, à vrai dire. De toute façon, je crois que vous n'êtes pas sa seule maîtresse, autant que je vous prévienne. »

Ainsi, c'était cela : elle se vengeait.

*

En fouillant cette fois-ci, j'étais tombée sur d'étranges choses, différentes de celles que je cherchais. Il y avait un cahier dans lequel il avait pris des notes. J'avais eu du mal à déchiffrer son écriture minuscule ; il était question de femmes mais jamais d'Hélène, de la recherche de certaines d'entre elles, d'un personnage dont il parlait parfois à la troisième personne, parfois à la première, créant une confusion sur son identité, et d'un livre. Je retrouvais des bribes de ce qu'il avait déjà écrit à Hélène, même s'il ne s'agissait pas d'elle, et à moi, lorsque nous nous étions rencontrés.

Son attitude, aussi, changeait. J'avais l'impression d'assister à une douce et lente glissade vers le délire. Une nuit, je l'entendis marmonner ; il disait des noms de femmes, Rose, Édith mais pas celui d'Hélène, puis je distinguai une phrase : « Tout est dans le livre. »



*

Suzanne continue de me parler, elle évoque ses trouvailles récentes, un carnet, des passages, des noms. Donne des détails, comme un inspecteur listerait les pièces à conviction. Selon elle, Constantin se serait servi de nous deux, et de beaucoup d'autres femmes, pour mener à bien une terrifiante entreprise littéraire. Qu'a-t-elle donc inventé ? Son récit devient de plus en plus confus. Je mets cela sur le compte du trouble. Je tâche de rester calme et de la raisonner. Je lui dis que nous savons l'une et l'autre que Constantin écrit fort bien, que nous devrions nous réjouir qu'il s'apprête à publier plutôt qu'en avoir peur mais elle insiste : « Vous ne comprenez pas, Hélène ».

*

Cette histoire d'un homme qui multiplie les expériences amoureuses et littéraires, confondant sans cesse les unes et les autres jusqu'à la folie, c'était celle des livres d'Émilien Petit. Toute cette passion autour de cet auteur (et autour d'Hélène qui le lui avait fait découvrir) avait-elle pu devenir si obsédante ? Une idée neuve, venue du fond de moi, s'était formée. Constantin jouait les fictions d'Émilien Petit – dans la réalité. Nous étions devenues ses personnages. Ma première réaction fut empathique, je pensai : « Il faut que je prévienne Hélène, elle aussi s'est fait avoir. »

*

Je me sens de trop dans cette histoire, je n'ai rien à faire là avec une femme trompée, qui cache sa tristesse dans des élucubrations folles dignes d'un roman, et dont je comprends au fur et à mesure de son monologue qu'elle connaît tout de ma correspondance avec Constantin. J'explique à Suzanne que je la remercie pour sa prévenance, que sa démarche me touche, mais que, vraiment, je ne crois pas qu'il faille se méfier de la sorte de Constantin – sans doute tout ce qu'elle décrivait là était le fruit de son imagination à lui, peut-être, oui, que cet homme vivait dans un monde parallèle, en littérature. « C'est pour cela que nous l'aimons toutes les deux, n'est-ce pas ? ».



Elle change d'attitude, l'excitation nerveuse qui l'habitait jusqu'alors se transforme en un air triste, presque affligé ; elle m'observe quelques instants en silence et prononce ces dernières paroles : « Oui, c'est pour ça que nous l'aimons *toutes les deux*. »

*

Elle fait mine de ne rien comprendre à ce que je lui dis, montre des signes d'impatience, interpelle le serveur pour régler la note – j'insiste pour que nous la partagions. Elle rapproche son sac posé à côté d'elle, y glisse son livre, puis, comme tout à l'heure, évite mon regard. À ses yeux plissés, elle donne le sentiment de chercher quelqu'un, derrière, à travers moi.

*

Sur le carnet, il écrit : « Elles sortent toutes les deux ensemble, s'immobilisent puis se saluent d'un mouvement de tête presque imperceptible – pas une poignée de main, pas une embrassade, simplement, dans un face à face prolongé et silencieux, un léger abaissement du visage avant qu'elles ne se retournent et partent chacune dans une direction. Rien ne les rapproche physiquement, cependant ce mimétisme du geste les rend, un instant, semblables.